

L'INTRANSIGEANT

PARAISANT
le Jeudi de chaque semaine

ILLUSTRÉ

LES MANUSCRITS
non insérés ne sont pas rendus

PRIX DE L'ABONNEMENT :
PARIS ET DÉPARTEMENTS : 3 mois..... f. 50
6 mois..... f. 25
Un an..... f. 50
UNION POSTALE : 0.50 en plus par trimestre

DIRECTION : 142, RUE MONTMARTRE — PARIS

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à M. E. VAUGHAN

LES ANNONCES SONT REÇUES :
à l'AGENCE PARISIENNE DE PUBLICITÉ, 7, rue Joquelet
Dans ses succursales de Micon, Lyon, Marseille, Nico,
Et aux Bureaux du Journal.



MONUMENT ÉLEVÉ A LA MÉMOIRE D'EUGÈNE DELACROIX

LA SAINTE BOHÈME

Poésie de THÉODORE DE BANVILLE.

Musique de MARCEL LEGAY.

CHANT.

Par le che. min des vers lui.

sants, De gais a. mis à l'a. me fi. re Passent au bord de la ri.

vi. re A. vec des fil. les de sei. ze ans. Beaux de tour

nure et de vi. sa. ge, — Ils ra. vis. sent le pa. y.

sa. ge. De leurs vê. te. ments i. ri. sés Comme de

ver. tes de moi. sel. les, A ce re. frain, qui bat des

ai. les, Se mêle au vol de leurs bai. sers: — A. vec

nous l'on chante et l'on ai. me. Nous sommes frè. res

des oi. seaux. Croissez — grands lys — chan. tez — ruis. seaux, Et

vi. ve la sainte Bo. hê. me!

1

Par le chemin des vers luisants.
De gais amis à l'âme fière
Passent au bord de la rivière
Avec des filles de seize ans.
Beaux de tournure et de visage,
Ils ravissent le paysage
De leurs vêtements irisés
Comme de vertes demoiselles,
Et ce refrain qui bat des ailes
Se mêle au vol de leurs baisers :

Avec nous l'on chante et l'on aime,
Nous sommes frères des oiseaux.
Croissez, grands lys, chantez, ruisseaux,
Et vive la Sainte Bohème!

2

Fronts hâlés par l'éte vermeil,
Salut, bohèmes en délire!
Fils du ciseau, fils de la lyre,
Prunelles pleines de soleil!
L'air de notre race antique
C'est toi, vagabond de l'Attique,
Fou qui vécus sans feu ni lieu,
Ivre de vin et de génie,
Le front tout barbouillé de lie
Et parfumé du sang d'un Dieu!

3

Pour orner les fouillis charmants
De vos tresses aventureuses,
Dites, les pâles amoureux,
Faut-il des lys de diamants?

Si nous manquons de pierres
Pour parer de flammes fleuries
Ces flots couleur d'or et de miel,
Nous irons, voyageurs étranges,
Jusque sous les talons des anges,
Dérocher les astres du ciel!

4

Buvons au problème inconnu
Et, buvons à la beauté blonde,
Et, comme les jardins du monde,
Donnons tout au premier venu!
Un jour nous verrons les esclaves
Sourire à leurs vieilles entraves,
Et, les bras enfin déliés,
L'univers couronné de roses,
Dans la sérénité des choses
Boire aux dieux réconciliés!

5

Nous qui n'avons pas peur de Dieu
Comme l'égoïste en démenée,
Au-dessus de la ville immense
Regardons gaiment le ciel bleu!
Nous mourons! mais, ô souveraine!
O mère! ô nature seraine!
Sous les calmes cieux rougissants,
Tu prendras nos cendres inertes
Pour en faire des forêts vertes
Et des bouquets resplendissants!

Avec nous l'on chante et l'on aime,
Nous sommes frères des oiseaux.
Croissez, grands lys, chantez, ruisseaux,
Et vive la Sainte Bohème!

vez des allures bizarres me semblent, à moi, de vraies saintes, en comparaison des vieux restes du règne de Louis XV, qui, dans ma petite enfance, racontaient leurs prouesses devant moi.

L'abbé. — Diable! ce devait être raide, alors, ce qui ne me semble...

La duchesse. — Il vous semble mal, l'abbé. Croyez-moi, les vieilles gens sont plutôt disposés à glorifier leur temps aux dépens de celui-ci; ainsi, ce que je vous dis est vrai, allez! Autrefois ces petites irrégularités qui vous choquent si fort semblaient absolument naturelles... Tout ça était si bien... « reçu » que les maris trompés ne regardaient pas cet accident comme un malheur. En revanche, ceux qui n'étaient pas trompés (bien rares, ceux-là) se considéraient comme des privilégiés et tout le monde était content.

L'abbé. — Cependant...

La duchesse. — Tenez, je voudrais que vous pussiez avoir là-dessus l'opinion du bon Dieu, qui en a vu de petits drôles encore! Il doit bien savoir, lui, que si la génération actuelle manque de tenue (et je

ne conteste pas ça), elle a un bien meilleur fond que les générations précédentes. Je parle des femmes... seulement.

L'abbé. — Mais enfin, madame la duchesse, pour parler comme les enfants, de votre temps on ne « flirtait » pas?

La duchesse. — Non, l'abbé; on allait droit au fait!

L'abbé. — Oh!!! madame la duchesse!

La duchesse. — Eh oui! dans mon beau temps, quand je battais mon plein, on était très... coulant pour ces choses-là... on l'était même trop... Mais, ma foi, on avait une excuse; après les crises qu'on venait de traverser, on éprouvait le besoin de vivre vite et copieusement.

L'abbé. — Mais la Restauration était... rigide?

La duchesse. — Oui, croyez ça! elle gazait, la Restauration, voilà tout! Elle a, au contraire, inventé un tas de petits perfectionnements! On ne se gênait pas plus qu'avant, mais on dissimulait mieux. Sous le gouvernement de Juillet, c'était la même chose, seulement ça avait perdu l'élegance

Tout était bourgeois en diable et l'amour sentait le pot-au-feu comme le reste.

L'abbé. — Et après?

La duchesse. — Tiens! tiens! l'abbé! Ça vous intéresse? Après, je n'existais plus, moi, j'étais retirée du monde.

L'abbé. — Eh bien, madame la duchesse, je ne suis pas comme vous, moi, je ne crois pas que le progrès ait eu rayé, au point de vue de... ce dont nous parlons...

La duchesse. — Ah! l'abbé! voyez-vous ça? les appréciations de l'abbé sur les choses croustillantes, je serais curieuse de connaître ça. Ce sera pour ce soir, où nous dînons en tête-à-tête. Quand les petits seront couchés, vous m'exposerez vos théories, l'abbé. En attendant, vous m'allez rendre un service.

L'abbé. — Bien volontiers.

La duchesse. — Vous aurez la bonté d'aller faire un petit tour à la cave, pour voir un peu ce qu'il tripotait les enfants. Je deviens trop vieille pour m'occuper moi-même de tout ça, et je suis sûre que Gérard prend les grands vins à tort et à travers quand les invités sont de son goût.

L'abbé. — En ce cas, il doit y en avoir en ce moment, des invités au goût de M. Gérard, car on a servi hier tout le temps un Corton!!! (Il fait claquer sa langue.)

La duchesse. — Hein? Il est agréable, mon Corton??

L'abbé. — Agréable? Oh! madame la duchesse!!! On dirait le bon Dieu qui vous descend dans le gosier en une culotte de velours!!!

La duchesse, riant. — Je sais bien; c'est précisément pour ça que je veux qu'on le laisse tranquille quand on est aussi nombreux, et surtout quand il y a autant de femmes. Les femmes, d'ailleurs, ne connaissent rien aux vins et ne les aiment pas!

L'abbé. — Excepté le vin de Champagne, pourtant. Madame de Grandieu, surtout, elle vous siffle ça! Ah!

La duchesse. — Eh bien, vous ferez monter du vin de Champagne à provision, et vous conserverez dorénavant les clefs, si ça ne vous ennuie pas trop, l'abbé.

L'abbé. — A vos ordres, madame la duchesse.

La duchesse. — Je vous prierais aussi de faire cueillir les pêches qui sont sous les fenêtres de ma chambre, elles sont admirables ces pêches! Il y en a très peu, mais je n'en ai jamais vu de pareilles!

L'abbé. — Ah! c'est fâcheux, il est trop tard.

La duchesse. — Comment ça, trop tard. L'abbé. — Oui! ce matin, avant la messe j'ai vu madame de Grandieu qui les cueillait au c. M. Gérard.

La duchesse. — Pas celles-là, l'abbé, elles sont trop haut, il faut une échelle.

L'abbé. — Mais ils en avaient une, madame la duchesse. Madame de Grandieu était sur le dernier échelon, tout en haut, tout en haut; et M. Gérard en bas, qui tenait le pied.

La duchesse. — Parfaitement! J'y suis, c'est un truc pour lui montrer ses jambes!

L'abbé. —

La duchesse. — Saperlotte! mais j'aimerais bien mieux qu'elle les lui montrât sans dévaliser mes pêches!

L'abbé. — Oh! madame la duchesse!!!

La duchesse. — Eh! parlez! quand vous prendrez un air pudique! que mes pêches jouent ou non un rôle, ça ne change rien à l'affaire, n'est-ce pas? C'est vrai, depuis trois jours ils sont tout le temps à se trimballer avec l'échelle à roulettes, et je ne devinais pas pourquoi. Faut-il que je sois bête! A mon âge! Je n'y vois pas plus loin que le bout de mon nez! Vous mettez ordre à ça, l'abbé, je ne veux plus qu'on touche aux espaliers.

L'abbé, finement. — Mon Dieu, madame la duchesse, il est probable... que... à présent... ils n'auront plus besoin d'échelle... pour...

La duchesse. — Eh! dites-donc, l'abbé? vous allez bien!

L'abbé. — Je veillerai au Corton et aux pêches, madame la duchesse, je veillerai!!

Gyp.

LE TESTAMENT

A Paul Hervieu.

Je connaissais ce grand garçon qui s'appelait René de Bourneval. Il était de commerce aimable, bien qu'un peu triste, semblait revenu de tout, fort sceptique, d'un scepticisme grec et morlant, habile surtout à déstabiliser d'un mot les hypocrisies mondaines. Il ragaillardait souvent : « Il n'y a pas d'hommes honnêtes; ou du moins ils ne le sont que relativement aux crapules. »

Il avait de ces frères qu'il ne voyait point, MM. de Courcel. Je le croyais d'un autre lit, vu leurs noms différents. On n'avait dit à Paris rien de sa reprise qu'une histoire étrange s'était passée en cette famille, mais sans donner à l'un de ses...

Cet homme me paraissait tout à fait, nous fûmes à bout de l'air, comme j'avais dîné chez lui et que, le lendemain, je lui demandai par hasard : « Les cousins du premier ou du second mariage de madame votre mère? » Je le vis palir un peu, puis rougir; et il demeura quelques secondes sans parler, silencieusement embarrassé. Puis il sourit

d'une façon mélancolique et douce qui lui était particulière, et il dit : « Mon cher ami, si cela ne vous ennuie point, je vais vous donner sur mon origine des détails bien singuliers. Je vous salue un homme intelligent, je ne crains donc pas que votre amitié en souffre, et si elle en devait souffrir, je ne tiendrais plus alors à vous avoir pour ami. »

Ma mère, Mme de Courcils, était une pauvre petite femme timide, que son mari avait épousée pour sa fortune. Toute sa vie fut un martyre. D'âme aimante, craintive, délicate, elle fut rudoyée sans pitié par celui qui aurait dû être mon père, un de ces rustres qu'on appelle des gentilshommes campagnards. Au bout d'un mois de mariage, il vivait avec une servante. Il eut en outre pour maîtresses les femmes et les filles de ses fermiers ; ce qui ne l'empêcha point d'avoir deux enfants de sa femme ; on devait compter trois, en me comprenant. Ma mère ne disait rien ; elle vivait dans cette maison toujours bruyante comme ces petites souris qui glissent sous les meubles. Effacée, disparue, frémissante, elle regardait les gens de ses yeux inquiets et clairs, toujours mobiles, des yeux d'être effaré que la peur ne quitte pas. Elle était folle pourtant, fort folle, toute blonde d'un blond gris, d'un blond timide ; comme si ses cheveux avaient été un peu décolorés par ses craintes incessantes.

Parmi les amis de M. de Courcils qui venaient constamment au château se trouvait un ancien officier de cavalerie, veuf, homme redouté, tendre et violent, capable des résolutions les plus énergiques. M. de Bourneval, dont je porte le nom. C'était un grand gaillard maigre, avec de grosses moustaches noires. Je lui ressemble beaucoup. Cet homme avait lui, et ne pensait nullement comme ceux de sa classe. Son arrière-grand-mère avait été une amie de J.-J. Rousseau, et on eût dit qu'il avait hérité quelque chose de cette liaison d'une ancêtre. Il savait par cœur le *Contrat social*, la *Nouvelle Héloïse* et tous ces livres philosophiques qui ont préparé de loin le futur bouleversement de nos antiques usages, de nos préjugés, de nos lois surannées, de notre morale lubérale.

Il aimait ma mère, parait-il, et en fut aimé. Cette liaison demeura tellement secrète, que personne ne la soupçonna. La pauvre femme délaissée et triste, dut s'attacher à lui d'une façon désespérée, et prendre dans son commerce toutes ses manières de penser, des théories de libre sentiment, des audaces d'amour indépendant ; mais comme elle était si craintive qu'elle n'osait jamais parler haut, tout cela fut refoulé, condensé, pressé en son cœur qui ne s'ouvrit jamais.

Mes deux frères étaient durs pour elle, comme leur père, ne la caressaient point, et, habitués à ne la voir compter pour rien dans la maison, la traitaient un peu comme une bonne.

Je fus le seul de ses fils qui l'aima vraiment et qu'elle aimait.

Elle mourut. J'avais alors dix-huit ans. Je dois ajouter, pour que vous compreniez ce qui va suivre, que son mari était doté d'un conseil judiciaire, qu'une séparation de bien avait été prononcée au profit de ma mère, qui avait conservé, grâce aux artifices de la loi et au dévouement intelligent d'un notaire, le droit de tester à sa guise.

Nous fûmes donc prévenus qu'un testament existait chez ce notaire, et invités à assister à la lecture.

Je me rappelle cela comme d'hier. Ce fut une scène grandiose, dramatique, burlesque, surprenante, amenée par la révolte posthume de cette morte, par ce cri de liberté, cette revendication du fond de la tombe de cette martyre écrasée par nos mœurs durant sa vie, et qui jetait, de son cercueil clos, un appel désespéré vers l'indépendance.

Celui qui se croyait mon père, un gros homme sanguin éveillant l'idée d'un boucher, et mes frères, deux forts garçons de vingt et de vingt-deux ans, attendant tranquilles sur leurs sièges. M. de Bourneval, invité à se présenter, entra et se plaça derrière moi. Il était serré dans sa redingote, fort pâle, et il m'ordonnait souvent sa moustache, un peu grise à présent. Il s'attendait sans doute à ce qui allait se passer.

Le notaire ferma la porte à double tour et commença la lecture, après avoir décaucheté devant nous l'enveloppe scellée à la cire rouge et dont il ignorait le contenu.

Brusquement mon ami se tut, se leva, puis il alla prendre dans son secrétaire un vieux papier, le déplia, le baissa longuement, et il reprit. Voici le testament de ma bien-aimée mère :

« Je soussignée Anne-Catherine-Geneviève-Mathilde de Croixluce, épouse légitime de Jean-Léopold-Joseph Gontran de Courcils, saine de corps et d'esprit, exprime ici mes dernières volontés.

Je demande pardon à Dieu d'abord, et ensuite à mon cher fils René, de l'acte que je vais commettre. Je crois mon enfant assez grand de cœur pour me comprendre et me pardonner. J'ai souffert toute ma vie. J'ai été épousée par calcul, puis méprisée, méconnue, opprimée, trompée sans cesse par mon mari.

Je lui pardonne, mais je ne lui dois rien. Mes fils aînés ne m'ont point aimée, ne m'ont point gâtée, m'ont à peine traitée comme une mère.

J'ai été pour eux, durant ma vie, ce que je devais être ; je ne leur dois plus rien après ma mort. Les liens du sang n'existent pas sans l'affection constante, sacrée, de cha-

que jour. Un fils ingrat est moins qu'un étranger ; c'est un coupable, car il n'a pas le droit d'être indifférent pour sa mère.

J'ai toujours tremblé devant les hommes, devant leurs lois iniques, leurs coutumes inhumaines, les préjugés infâmes. Devant Dieu, je ne crains plus. Morte, je rejette de moi la honteuse hypocrisie ; j'ose dire ma pensée, avouer et signer le secret de mon cœur.

Donc, je laisse en dépôt toute la partie de ma fortune dont la loi me permet de disposer à mon amant bien-aimé Pierre-Germer-Simon de Bourneval, pour revenir ensuite à notre cher fils René.

(Cette volonté est formulée en outre, d'une façon plus précise, dans un acte notarié.)

Et, devant le Juge suprême qui m'entend je déclare que j'aurais maudit le ciel et l'existence si je n'avais rencontré l'affection profonde, dévouée, tendre, inébranlable de mon amant, si je n'avais compris dans ses bras que le Créateur a fait les êtres pour s'aimer, se soutenir, se consoler, et pleurer ensemble dans les heures d'amertume.

Mes deux fils aînés ont pour père M. de Courcils, René seul doit la vie à M. de Bourneval. Je prie le Maître des hommes et de leurs destinées de placer au-dessus des préjugés sociaux le père et le fils, de les faire s'aimer jusqu'à leur mort et m'aimer encore dans mon cercueil.

Tels sont ma dernière pensée et mon dernier désir.

« MATHILDE DE CROIXLUCE. »

M. de Courcils s'était levé ; il cria : « C'est là le testament d'une folle ! » Alors M. de Bourneval fit un pas et déclara d'une voix forte, d'une voix tranchante : « Moi, Simon de Bourneval, je déclare que cet écrit ne renferme que la stricte vérité. Je suis prêt à le prouver même par les lettres que j'ai. »

Alors M. de Courcils marcha vers lui. Je crus qu'ils allaient se colletter. Ils étaient là, grands tous deux, l'un gros, l'autre maigre, frémissants. Le mari de ma mère articula en bégayant : « Vous êtes un misérable ! » L'autre prononça du même ton vigoureux et sec : « Nous nous retrouverons autre part, monsieur. Je vous aurais déjà souffleté et provoqué depuis longtemps si je n'avais tenu avant tout à la tranquillité, durant sa vie, de la pauvre femme que vous avez tant fait souffrir. »

Puis il se tourna vers moi : « Vous êtes mon fils. Voulez-vous me suivre ? Je n'ai pas le droit de vous emmener, mais je le prends, si vous voulez bien m'accompagner. »

Je lui serrai la main sans répondre. Et nous sommes sortis ensemble. J'étais, certes, aux trois quarts fou.

Deux jours plus tard M. de Bourneval traita en duel M. de Courcils. Mes frères, par crainte d'un affreux scandale, se sont tus. Je leur ai cédé et ils ont accepté la moitié de la fortune laissée par ma mère.

J'ai pris le nom de mon père véritable, renonçant à celui que la loi me donnait et qui n'était pas le mien.

M. de Bourneval est mort depuis cinq ans et je ne suis point encore consolé.

Il se leva, fit quelques pas, et se plaignant en face de moi : « Eh bien, je dis que le testament de ma mère est une des choses les plus belles, les plus loyales, les plus grandes qu'une femme puisse accomplir. N'est-ce pas votre avis ? »

Je lui tendis les deux mains : « Oui, certainement, mon ami. »

GUY DE MAUPASSANT

TROP DE VOIX

Comment ! Marius, à Paris ?

— Oui, mon bon.

(Marius était né dans les Bouches-du-Rhône : détail qui explique abondamment sa réponse.)

— Ah ! pauvre vieux...

Et m'apercevant que j'allais faire une gaffe, je restai bouche bée.

Mais mon interlocuteur qui était loin d'être un imbécile reprit tout à coup, avec son accent qui empesait l'air :

— Oh ! poursuis ta phrase, va ! Je sais bien ce que tu penses en me voyant ainsi accouru.

— Mais rien, je t'assure, balbutiai-je honteux.

— Si fait, ne dis pas non, je lis dans tes yeux la commisération et la pitié. Tu dis : Ce pauvre diable de Marius est dans la pommade ! N'est-ce pas, que tu le dis, hé ? Comment ? Oui, mon cher, oui, je suis dans la moelle de bœuf jusqu'au cou. Ah ! où est-il le bon temps où nous déjeunions ensemble à la crématoire du Conservatoire, cette bonne crématoire. Tout y était bien mauvais, mais ce n'était pas cher ; et puis nous nous disions pour nous consoler : « Au moins là, c'est propre. » Te rappelles-tu, quelle gaieté régnait là, à partir de dix heures ? C'était un va-et-vient incessant, une housouille folle, des entrées et des sorties continuelles et quel brouhaha ! — Garçon, mon biffet ! — Garçon, mon œuf ! — Un carafon !

Et comme vous m'imitiez, quand de ma voix cavernueuse, je tonitruais : « un brrrie ! » Les vitres en tremblaient, sandis !

Quels appétits nous avions ! à certains moments, on n'entendait que les cliquetis des fourchettes et la mastication des os rebelles et des haricots rébarbatifs !

Puis le moment du café venu, on regardait la pendule : — Encore cinq minutes avant d'aller chez Obin. J'ai le temps d'en griller une. Et lentement on envoyait au plafond en spirales bleutées la fumée d'une sèche faite à la main. Dans un coin, toujours le même, contre la caisse, Tardignac, tu te souviens bien de Tardignac, celui qui disait toujours et de quel ton :

— Moi, je chante les barytons, presque les ténors.

Tardignac, dis-je, qui chauffait la patrone, lisait le *Figaro*, et quand Tardignac tenait le *Figaro*, nous nous brossions, nous, car jusqu'aux réclames, tout y passait avec lui. Duplantin, le comique de chez Monrose, bécétait ceux qui n'étaient pas là. Te le rappelles-tu, quand on lui disait :

— Que penses-tu d'Huntel ?

— Huntel ? Peuh ! il n'existe pas !

Il avait une façon à lui de vous dire : Il n'existe pas. Allez ! aie donc ! à qui le tour ?

Huntel entra et ils prenaient le café ensemble (c'est Huntel qui payait, naturellement).

Tiens, à la seule évocation de ces souvenirs, je me sens tout remué. Quel bon temps ! Et comme il est loin !

Le Conservatoire ! comme à notre époque c'était bien la vraie bohème artistique ? Aujourd'hui, hélas ! des gommeux poseurs qui se croient déjà sociétaires des Français ou vedettes à l'Opéra ! Quant aux femmes ! parlons-en, ou plutôt non, n'en parlons pas, elles n'en valent pas la peine.

Mijorées prétentieuses, bêtes comme les oies qu'elles plument, arrivant au cours (quand elles y viennent) avec une robe neuve, pour épater les camarades et faire crever de jalousie les petites amies plus jeunes ou moins belles, qui roulent de gros yeux, en disant : « c'est son vieux qui lui lui paie ça. »

Graines de grues et de prud'hommes pontifes, oui, mais des artistes passant la nuit uniquement pour aller jouer à l'œil un joli rôle à Juvy ! Oh ! là là !

J'interrompis mon brave et sceptique ami qui, en véritable misanthrope, finissait par mettre un crêpe à mes idées.

— Eh ! mais, lui dis-je, mon cher Marius, aurais-tu donc été trompé par ta maîtresse, que tu vois tout en noir, aujourd'hui ? Laissons là les autres, et parlons de nous ou plutôt de toi, car je n'ai rien de bien extraordinaire à l'apprendre sur mon compte, tu m'as suivi et tu sais... mais il me tarde de savoir ce que tu es devenu depuis le long temps que je t'ai perdu de vue. Je n'ignore pas qu'après ton second prix, l'Opéra ne te réclamant pas, tu signas à Rouen, mais la suite m'est inconnue.

Après un court silence, Marius me frappant l'épaule, reprit :

— Mon cher, tu as raison, tu étais dans le vrai, tout à l'heure, en me disant que je voyais tout en noir.

C'est qu'en réalité, je suis un guignard dans toute la force du mot, toute l'étendue de l'expression. La guigne, la noire guigne s'est abattue sur moi avec un acharnement, une véhémence dont tu ne peux te rendre compte. Mon histoire est incroyable ! Et je te supplie d'oublier un moment que je suis du Midi, car, je te jure que dans tout ce que je vais te dire, il n'y a pas un iota d'inventé.

Tu te rappelles mon concours au faubourg Poiss... comme nous disions... Tu sais si j'obtiens brillamment mon prix. Ma voix fit sensation ; jamais on n'avait entendu une telle basse, disaient les vieux habitués de la *boîte aux ut*.

Eh bien, c'est précisément cette satanée voix qui m'a nué et a brisé ma carrière.

Je signe à Rouen par l'entremise de Frigonelli, l'agent dramatique.

Je débute à Lafayette. Bon. Le directeur fait faillite. Pas à cause de moi.

Je vais à Toulouse, mon premier rôle était le Cardinal de la *Juive* ; crac, la veille de mon début, j'empoigne un rhume et... partant, ma résiliation.

Je traite avec Besançon.

Ah ! là, c'est différent, je me ménage huit jours avant ma première apparition en public et j'arrive au théâtre, ce fameux soir, avec tous mes moyens.

Va te faire lanlaire ! Trop de voix : je les assourdiss.

Mes camarades, l'orchestre, le public de se boucher les oreilles. Trop de voix !

Le directeur m'appelle dans son cabinet, me complimente sur mon organe et finit par me dire :

— C'est follement fort ! Quel gosier ! Quels pommous ! C'est absolument phénoménal, mais vous comprenez que vous ne pouvez rester ici, ma salle est trop petite pour vos roulades. C'est l'Opéra qu'il vous faut ! Oh mon ami, trop de voix ! trop de voix !

Et depuis, ce trop de voix me poursuit partout.

Trop de voix ! me dit-on à Agen. Trop de voix, me répète-t-on à Nantes.

Enfin, il y a un an, après avoir erré à l'aventure de Brest à Rennes, de Calais à Narbonne, je contracte un engagement d'un an à Vesoul... et un nouveau rhume, à la sortie d'une répétition générale, rhume qui mal soigné dégénéra en bronchite chronique.

lors, devenu presque complètement apone, je vis à mon désespoir profond, ma carrière brisée et la nécessité pour moi de renoncer au chant. Mais, tu le sais, comme moi, quand on a vécu au milieu de ce monde de couillures, on ne peut plus vivre sans lui. Le théâtre, quel aimant irrésistiblement attractif !

Aussi, voulant à toute force trouver une occupation qui me permit de sentir encore l'air des quinquets et la poussière des déhors, désirant enfin, ne pas lâcher le bâtiment, j'ai mis de côté tout orgueil et descendant — c'est le mot — de quelques degrés l'échelle artistique, je me suis fait... te l'avouerai-je ? souffleur.

Oui, mon cher, ne pouvant plus être sur l'assise, je suis dessous.

Eh bien, j'étais satisfait de mon humble sort, je m'apprêtais à finir ma vie dans cette crapace discrète, où l'on a comme petits bénéfices, il est vrai, la vue gratuite et même obligatoire des mollets de ces dames, lorsque ma satanée voix m'a encore joué un tour de sa façon.

Il ne m'en reste pas assez pour chanter mais j'en ai trop pour souffler et mon organe, couvrant le plus souvent celui des artistes que je seconde, mon directeur vient de me remercier, en me disant encore l'éternel : — *Trop de voix ! Trop de voix !*

Félix GALIPAUX.

LA BELLE INVISIBLE

Quand il regardait par la fenêtre à tabatière de sa mansarde, Jules Genty découvrait le sommet de la petite cour carrée de six mètres de côté, avec le morceau de ciel que découpait la ligne des toits.

Tous les matins, l'unique fenêtre d'en face, pareille à la sienne, s'entrebaillait, et, dans la semi-obscurité de l'ouverture, il entrevoyait deux mains mignardées suspendant à un clou une petite cage couverte de mouton frais, qu'un serin des Canaries, vil, semillant, becquetait avec de jolis mouvements de tête, entre deux trilles joyeux.

Quelquefois, les bras de ces deux mains apparaissaient tout nus, deux bras blancs, grassouillettes ; et Jules Genty en les dévorant du regard, voyait le corps entier de Vénus elle-même !

C'était un beau brun de vingt-cinq ans, un peu fier de ses moustaches, un peu vaniteux, qui aurait voulu se marier. Il était employé dans une grande maison de gros de la rue du Sentier, et gagnait strictement de quoi se suffire.

Il quittait sa mansarde tous les matins à huit heures, rentrait après son dîner sur les sept heures du soir et passait sa soirée à découper, avec une petite scie montée sur un mécanisme à pédale, des boîtes à cigares qu'il convertissait en petits bibelots aujourd'hui pour le plaisir de les donner à ses amis.

Depuis quelque temps il travaillait distraitement. A force de penser à cette voisine toujours invisible, il en avait contracté une espèce de maladie de langueur. Et plus il pensait à elle, plus il se la représentait divine.

Cette situation devint tellement intolérable qu'il se dit : « Décidément, je ne peux plus vivre dans ce *statu quo*, il faut que je lui cause à tout prix... Je ne sais pas comment les oreilles ne lui tintent pas encore. »

Un soir, comme il projetait en s'en retournant les moyens les plus singuliers pour venir à bout de lui causer ou de l'apercevoir, il vit, derrière la vitrine d'un luthier, un superbe flageolet à vendre à un prix dérisoire de bon marché. C'était une occasion unique. Ce flageolet fut pour lui comme une révélation. Archimède ne fut pas plus enthousiaste le jour où il se promena dans les rues de Syracuse en criant : *Eureka ! Eureka !*

Il acheta pour vingt-cinq sous le flageolet et arriva chez lui ivre de joie. Il pensa tout bonnement : « Avec ça c'est bien le diable si je ne parviens pas à éveiller son attention. » Et, dès lors qu'elle eût vu ses belles moustaches cirées au cosmétique, il n'admettait pas qu'elle ne partageât son amour.

Autrefois, Jules Genty avait été d'une certaine force sur le flageolet, dans son pays, quand il faisait partie d'une société de musique. Donc, il s'agissait de bien jouer ou de quelque chose dans le genre sentimental. « Qui est-ce qui n'aime pas la musique ? » se disait-il.

Malheureusement et heureusement à la fois, on touchait à la fin du mois, et, dame ! à la fin du mois, Jules Genty était moins riche qu'au commencement. Il lui fallut donc attendre trois jours avant d'acheter des partitions.

Trois jours ! Un siècle quand on a quelque chose qui vous brûle-là.

En attendant ses partitions, il s'installa près de la fenêtre, bien en vue et joua « j'ai du bon tabac » à la perfection, sans cahier de musique. C'était le seul morceau qui lui restait de son ancien répertoire.

Il le joua, le joua encore, si bien qu'il eut la douce surprise d'entendre le serin de sa voisine répondre à ses accents musicaux. Le petit oiseau eut à un certain moment un ramage si bruyant que la cage se trouva tout à coup enlevée en un tour de mains et la vitre en couverte de tabatière s'abattit, sans colère, pourtant, presque discrètement. Cela ne pouvait être d'un mauvais augure.